

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Hunting the 1918 Flu: One Scientist's Search for a Killer Virus. By Kristy Duncan. (Toronto: University of Toronto Press, 2003. xvi + 297 p., fig., index. ISBN 0-8020-8784-5 \$35.)

par Anne Rasmussen

Scientia Canadensis: Canadian Journal of the History of Science, Technology and Medicine / Scientia Canadensis : revue canadienne d'histoire des sciences, des techniques et de la médecine, vol. 28, 2005, p. 114-116.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/800500ar>

DOI: 10.7202/800500ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

***Hunting the 1918 Flu: One Scientist's Search for a Killer Virus.* By Kristy Duncan.** (Toronto: University of Toronto Press, 2003. xvi + 297 p., fig., index. ISBN 0-8020-8748-5 \$35.)

Il est bien connu que la pandémie de « grippe espagnole » causa en quelques semaines, au sortir de la Première Guerre mondiale, plus de victimes que le conflit lui-même. Le phénomène était d'échelle beaucoup plus globale : aucun lieu ne fut préservé des trois vagues grippales successives qui s'abattirent, de façon aussi soudaine que dévastatrice, sur tous les continents (sauf l'Antarctique) du printemps 1918 au début 1919. Au-delà de ces faits d'évidence, la connaissance que nous avons du phénomène, pourtant récent à l'aune de notre histoire épidémiologique, est encore singulièrement déficiente. Les estimations font varier le nombre des victimes entre 20 et 60 millions, et l'étiologie de la maladie n'est pas mieux expliquée que les mécanismes de sa diffusion. Depuis quelques années, les recherches se concentrent sur la compréhension de la virulence exceptionnelle de la grippe de 1918, avec la conviction que les leçons de l'histoire virologique éclaireront le présent. Il s'agit d'anticiper les ravages d'une probable future épidémie grippale par l'étude de la puissance infectieuse du virus de 1918, isolé quinze ans après la grande pandémie, et de ses mutations. Cette analyse passe par les apports de la biologie moléculaire et, idéalement, par le décodage génétique de matériel viral—encore faut-il en disposer, ce qui ne laisse pas d'être complexe quand il s'agit d'un virus disparu.

L'ouvrage de Kirsty Duncan rend compte de l'une de ces recherches, depuis la quête de tissus humains prélevés sur des victimes de la grippe de 1918 aux résultats de leur analyse. Raconté par la responsable du programme, une jeune universitaire de Toronto et de Windsor en Ontario, spécialiste de géographie médicale, ce récit est centré sur l'expédition, préparée pendant cinq ans, qui mena en août 1998 l'équipe internationale qu'elle avait constituée dans le petit cimetière norvégien de Longyearbyen, dans l'archipel de Svalbard (Spitsberg), à moins de 1000 km du pôle Nord, pour y procéder à l'exhumation de plusieurs victimes présumées de la grippe espagnole et à leur autopsie. Comme l'expérience en avait déjà été tentée, en Alaska notamment, le présupposé est que le pergélisol permet la conservation des cadavres sur la longue durée, sans grande variation de température, et peut-être même, de façon très incertaine, la conservation du virus vivant. Au terme d'une véritable enquête archivistique, le journal d'une compagnie minière permit à Kirsty Duncan d'identifier, avec succès, la localisation des tombes de sept jeunes mineurs de 19 à 28 ans, venus travailler par bateau de Tromsø, touchés par la grippe pendant leur traversée et enterrés à leur arrivée en octobre 1918, dans des lieux où la population locale avait été jusque-là préservée.

On chercherait en vain dans ce livre des développements historiques nouveaux sur la grippe espagnole, ou des résultats inédits sur la spécificité du virus de 1918. Délibérément, l'auteur a choisi de se concentrer sur le récit chronologiquement détaillé de l'élaboration d'un programme de recherche, présenté comme une course d'obstacles successivement franchis avec succès : composition d'une équipe multidisciplinaire (paléo-pathologistes, virologistes, microbiologistes, géologues...) et internationale (Canada, États-Unis, Norvège, Grande-Bretagne), quête des victimes dans les archives et quête médicale parallèle d'échantillons déjà conservés dans des laboratoires pour des études comparées, recherche des financements, obtention des autorisations officielles et persuasion des différents acteurs locaux, détection par radar des corps sur le terrain et opérations d'exhumation, autopsies et prélèvements d'une centaine de fragments de poumon, de foie, de rein et de cerveau, séquençage du génome et analyses virologiques de ces échantillons.

Chaque étape du programme recèle nombre d'enjeux, dont certains se voient accorder une attention particulière : la sécurité biologique du programme, motivée par la crainte de découvrir un virus qui aurait conservé son caractère infectieux, et les préoccupations « éthiques » liées notamment à la rupture de sacralité que suscite l'exhumation des dépouilles humaines. La multitude des problèmes traversés ménage les

rebondissements du récit et explique la dilatation du temps affecté à cette recherche — Kirsty Duncan estime avoir consacré neuf ans à cette « quête », avant même l'obtention des résultats définitifs ; on est d'autant plus étonné qu'en regard, Jeffery Taubenberger, un des protagonistes de ce récit, virologiste à l'Armed Forces Institute of Pathology des États-Unis, ait de son côté organisé et mené une opération parallèle en Alaska en un temps record et à des coûts bien moindres. On touche là au vrai sujet de l'ouvrage : ce journal de recherche circonstancié (aucun envoi de télécopie ne nous est épargné) est un plaidoyer *pro domo* de l'auteur pour sa conduite d'un programme qui s'est trouvé effectivement en butte aux concurrences et aux conflits incessants pour le *leadership* de la recherche, la définition de ses objectifs et de ses méthodes, la propriété intellectuelle des résultats. Le ton est ainsi donné, et l'auteur multiplie les attaques contre ce qu'elle désigne « la mafia influenza » ou les menées de « piraterie académique ».

Au meilleur des cas, ce récit constitue une source qui intéressera le sociologue des sciences et l'analyste de controverses : on accède là en effet à ce qui relève trop souvent du non-dit de la pratique des sciences et qui contribue cependant, au moins autant que les énoncés et les résultats, à modeler l'activité scientifique, immergée qu'elle est dans du « social », des enjeux institutionnels, des contraintes économiques ou des conflits de personnes. Ici, le poids prépondérant des cadres nationaux de la recherche, les concurrences entre institutions publiques et leurs rapports de force financiers, la gestion médiatique de la diffusion des informations, ou encore l'investissement inégal de « capital symbolique » et les enjeux de légitimité selon les disciplines, les laboratoires et les personnes (Kirsty Duncan est extérieure au champ scientifique de la virologie et des disciplines connexes) prennent un relief saisissant, proportionnel à la dramatisation des enjeux de santé publique que porte cette « quête du virus tueur ». Mais encore convient-il de conserver à ce texte son statut de témoignage au service d'une analyse des pratiques. Sinon, le lecteur pris à témoin pourrait y rester insensible, voire se montrer agacé par cette auto-justification psychologisante à l'excès, que menace la même personnalisation de la recherche qu'elle dénonce : le sous-titre de ce livre ne peut que le laisser craindre.

ANNE RASMUSSEN
Université Louis-Pasteur